

CHRONIQUE

Quand la fiction dépasse la réalité

PAR ERIC NAULLEAU

BOOK-ÉMISSAIRE

Sur le volcan, Theo Hakola
traduit de l'américain par Tania Capron,
Actes Sud, 304 p., 22,80 €

Verdun, Yann Moix, Grasset,
256p., 19,50 €

La littérature peut-elle dire le terrorisme, ne doit-elle pas baisser pavillon devant la force brute du témoignage des victimes ou la solennelle dramaturgie des procès ? Theo Hakola refuse pour sa part de déposer les armes de la fiction. Et si son nouveau roman prend pour cadre la France des attentats de 2015, c'est que ce rocker, ancien leader d'Orchestre rouge et producteur du premier album de Noir désir, perpétue la tradition des grands Américains (par le talent et par la taille dans son cas) installés dans notre pays. Tombée sous l'emprise d'un apprenti djihadiste qui souhaite rejoindre le Califat islamique, Barbara impose à celui-ci un détour par une île grecque des plus reculées où vit son grand-père, « vieil écrivain fini » selon la propre définition de l'intéressée. Parents bientôt lancés sur ses traces, la fuite du couple se complique d'une situation familiale passablement embrouillée, entre décomposition, recomposition et amours incestueuses sur les bords (sur les bords d'un volcan plus précisément). Ce que résume ainsi l'auteur non sans une pointe d'ironie : « Mon Dieu, se dit Anne en contemplant la vaste étendue d'un gris de fin d'automne de l'Égée orientale que le lourd ferry rayait d'un sillon fugace en faisant route vers Kos, me retrouver ici avec mon premier et mon dernier amant, sur le point de retrouver l'amant du milieu, tout ça pour empêcher un couple d'adolescents à cervelle d'oiseau de se faire tuer. La vie était riche. Et après ? Après ? Eh bien, d'autres amants, pardi ! » Le récit tient en haleine jusqu'à l'ultime chapitre, dont on laissera au lecteur le plaisir de découvrir la poétique trouvaille, mais *Sur le volcan* frappe davantage encore par le souci de ne plus se payer de mots, d'appeler un chat un chat, un terroriste un adepte du « culte de la mort » et les idiots utiles de l'islamisme les complices du pire. Ou autrement dit par le père du djihadiste à l'intention de tous les trafiquants d'excuses et de tentatives pour justifier l'injustifiable : « Je voudrais aussi foutre la justice au cul de quelques-uns de ces connards qui prètent la main aux connards, ces crétins tellement tolérants qui bavassent dans les journaux et à la télé, qui servent la soupe à toute cette merde de victimisation dans laquelle est tombé mon fils. » Et si besoin était de préciser, retenons encore l'expression de « jobards facilitateurs de l'islamisme ». À bons entendeurs, salauds.

Troisième volet d'une tétralogie autobiographique, sans conteste le plus brillant à ce jour, *Verdun* se concentre sur un ancien rite de passage à l'âge adulte : « Effectuer son

service militaire au début des années quatre-vingt-dix équivalait à sortir dans les bois pour aller cueillir des fleurs fanées. L'aventure était absurde ; l'expérience, obsolète. » Ces souvenirs de l'armée n'en inspirent pas moins au lieutenant Yann Moix quelques pages d'anthologie sur sa ville de garnison dont il n'est pas certain que l'office du tourisme local les apprécie à leur juste valeur : « On vivait à Verdun sur un morceau de mémoire, sur l'oscillation perpétuelle, dans l'air vibrant des spectres, de la plainte des tombés au champ d'honneur. On marchait à pas de loup pour ne point réveiller les ossements. » Ces lieux hantés par la mort de masse voient cependant naître un écrivain, c'est-à-dire un rapport au monde à nul autre pareil, même si une épiphanie nocturne précède cette venue au monde – à l'exemple de maints glorieux prédécesseurs, l'auteur connaît sa *nuit de*, sa nuit de Draguignan en l'espèce, ville où il suit les cours de l'École d'application de l'artillerie : « Nulle part au monde, on ne m'empêcherait de me retrouver seul devant une feuille stylo en main. Je m'emporterais partout ; je serais portable, facile à ranger, guettant moins la renommée qu'une tranquillité sur mesure, faite d'heures passées à revivre ce qui plus jamais ne serait. Il faudrait faire advenir une seconde fois le hasard, injecter de la mélancolie dans les choses, de la folie dans les gens ; restituer la laideur des terrains vagues, le parfum des croissants au petit matin ; décrire la texture des pleurs, la tristesse d'avenues bordées de tilleuls ; il s'agirait de compter le nombre des pierres sur les maisons ; ce travail pour lequel personne n'est fait ne plaît qu'aux enfants et aux fous. » Toutes les nuits passées à noircir des pages blanches depuis *Jubilations vers le ciel*, premier roman de Moix paru en 1996, procèdent de cette veille originelle. La découverte du *Paradiso* de José Lezama Lima et du *Ferdydurke* de Gombrowicz valent au lecteur de passionnants développements sur la littérature, sans que jamais le récit n'en néglige pour autant les histoires à hauteur d'homme, des fiascos amoureux du narrateur jusqu'aux destins fracassés de certains compagnons d'uniforme – leurs blessures d'enfance soudain révélées faisant d'eux tout ensemble des frères d'armes et des frères de larmes. Le plus inattendu de ce magnifique texte demeurant sans doute la réconciliation du sabre et du stylo : « L'armée possédait l'avantage d'accueillir, comme le roman, ceux que la réalité faisait fuir. »